

VOYAGEURS ARABES.

Ibn FADLÂN

Récit de Voyage
(*Risâla*)

Ibn FADLÂN, *Récit de voyage* (921). in *Voyageurs arabes*. Texte traduit, présenté et annoté par Paule Charles-Dominique. Paris. Gallimard. La Pléiade. 1995. 1409 pages. Texte, p.25-67. Notice et notes, p.1071-1088.

L'auteur, Ibn Fadlân fait le récit d'un voyage l'ayant mené de Bagdad à Bulghâr, cela à la demande du roi des Bulgares de la Volga, Almlush ben Yiltuwarn, dit Khâgan le Grand, établi à la confluence de la Volga et de la Kama. Le roi avait sollicité le calife abbasside pour l'envoi d'une ambassade afin de parfaire l'éducation religieuse de son peuple et de lui apporter l'argent nécessaire à la construction d'une mosquée et d'une forteresse, « contre les Juifs qui m'ont asservi » (p. 47) – c'est-à-dire les Khazars convertis au judaïsme – auquel il devait payer un tribut. Il s'agissait pour lui d'obtenir la protection des Abbassides – dynastie sunnite dont le califat domine une large partie du monde musulman de 750 à 1258 – et de s'autonomiser des Khazars.

L'ambassade quitte Bagdad le 2 juin 921. Outre l'ambassadeur, son frère, deux interprètes sont du voyage, le Slave Bâris et le Turc Takîn, ainsi qu'un chrétien chargé de l'argent à remettre. La mission d'Ibn Fadlân, affranchi de l'ambassadeur, consiste à lire la lettre du calife et à remettre les cadeaux au roi. La caravane est riche de 15.000 hommes et 3.000 bêtes, ce qui nous paraît phénoménal, mais qui semble être monnaie courante à l'époque. Les pistes, routes de la poste, sont bien balisées ; ce sont des pistes de portage et non de roulage, le charroi n'étant pratiqué qu'en pays turc. Les voyageurs trouvent dans les caravansérails tout ce qui leur est nécessaire. Parfois, ils sont invités à s'établir chez les rois ou autres hauts personnages des endroits où ils font halte, comme à Bukhârâ, chez un émir, qui retiendra le chrétien et l'argent... La caravane demeure plus de trois mois à Jurjâniyya, à cause du gel, de la neige, du vent glacé des steppes et ne repart que le 4 mars 922. Après Jurjâniyya, au pays des Turcs, le tracé des pistes est moins précis, la route est difficile avec de nombreuses rivières à traverser ; la caravane passe chez les Ghuzz islamisés, les Petchénègues non turcs et les Bashgird chamanistes, avant d'arriver chez le roi des Bulgares, le 12 mai 922.

Ibn Fadlân fait un récit très détaillé, dans une langue que la traductrice qualifie de « dépouillée, simple, mais non familière », qu'il inscrit dans le temps avec exactitude ; il nous fait partager ses réactions aux péripéties du voyage : angoisse, peur, indignation, émerveillement, admiration. Il a le sens du mot juste et du portrait. Il ne s'intéresse pas à la vie rurale, mais donne des détails sur les échanges commerciaux et les monnaies, le troc étant pratiqué dans les tribus les moins évoluées, les rituels funéraires, les châtements, les us et coutumes – dont les usages capillaires qu'il souligne – ou encore ses découvertes gustatives. S'il donne quelques indications sur la faune et la flore, ce sont principalement les phénomènes climatiques inconnus de lui, les animaux extraordinaires, les événements insolites qui retiennent son attention, bref, la différence qu'il juge en la rapportant à sa propre culture. Il relate ce dont il a été le témoin direct et quand ses informations ne sont pas de première main, il le souligne toujours par une formule, « on dit... », « le roi m'a appris », etc. On trouve bien sûr quelques exagérations comme les 17 empan d'épaisseur de glace, soit 6,40m environ.

Ce récit nous introduit dans un monde disparu depuis plus de dix siècles, ce qui n'en est pas le moindre plaisir, mais surtout, il nous permet d'inscrire notre époque dans une profondeur de champ qui nous donne quelques clés supplémentaires pour sa compréhension.

Citations

« Nous séjournâmes plusieurs jours à al-Jurjâniyya. Le fleuve Jayhûn gela sur toute la longueur de son cours. L'épaisseur de glace était de dix-sept empan. Aussi les chevaux, les mulets, les ânes, les chariots circulaient sur cette surface gelée comme sur une route, car elle était stable et ne bougeait pas. Ce gel dura trois mois.

Nous constatâmes que cette contrée n'était, à ce qui nous sembla, qu'une porte du grand froid de l'enfer qui aurait été ouverte pour nous. » Chap. 1. « De Bagdad à Jurjâniyya » p. 31

« Ces gens sont des nomades qui habitent dans des tentes à poil. (...) Ils sont miséreux et ressemblent à des ânes égarés. Ils n'ont aucune religion, aucune raison et n'adorent rien. (...) Ils règlent leurs affaires entre eux par consultation. Mais lorsqu'ils sont convenus d'une affaire et ont résolu de la mener à bien, le plus vil et le plus bas d'entre eux peut rejeter la décision commune. (...) Ces Ghuzz ne se nettoient pas après avoir déféqué ou uriné, ni ne se lavent après une grande souillure ou autre. » Chap.2, « Au pays des Turcs », p. 35

« Nous fîmes halte chez des Turcs dit bashgirds. (...) ce sont les Turcs les plus méchants, les plus sales et les plus hardis à tuer. (...) Ils se rasent la barbe et mangent les poux. (...)

Chaque Bashgird sculpte un phallus en bois et le porte sur lui. Lorsqu'il veut partir en voyage ou affronter un ennemi, il l'embrasse et se prosterne devant lui en disant : « Seigneur, fais pour moi telle ou elle chose ! ». Je dis à l'interprète : « Demande donc à l'un d'entre eux pourquoi il agit ainsi et considère ce phallus comme son dieu ! - Parce que j'ai été procréé par lui et que je ne connais pas d'autre créateur ! » fut sa réponse. » Chap.2, « Au pays des Turcs », p. 42.

« À proximité, se trouve un vaste désert où, dit-on, vit un animal moins grand que le chameau, plus important que le bœuf, sa tête est celle d'un chameau, la queue celle d'un bœuf, le corps ressemble à celui d'un mulet, ses sabots à ceux du bœuf. Au milieu de la tête, il a une seule corne épaisse et ronde. Plus elle s'élève, plus elle va en s'effilant jusqu'à ressembler à un fer de lance, ou plus ou moins. Cette corne peut avoir de trois à sept coudées de long. Cet animal broute les feuilles des arbres qui sont très vertes. Lorsqu'il voit un cavalier, il fonce sur lui. (...) Quelqu'un de cette région m'a appris que cet animal était le rhinocéros. » Chap. 3, « Chez les Bulgares », p. 56

« J'ai vu des Rûs qui étaient venus trafiquer et avaient dressé leur campement sur la rive du fleuve Atil. Je n'ai jamais remarqué d'hommes si bien faits. Ils ressemblent en effet à des palmiers. Ils sont blonds et rougeauds. Ils ne portent ni tuniques, ni caftans, mais ils mettent un vêtement qui recouvre un côté du corps et laisse une main libre. Chacun porte une hache, un sabre et un couteau dont il ne se sépare jamais. (...) Ils ont sur le corps, de l'extrémité des ongles au cou, des tatouages représentant des arbres, des figures ou autres. (...)

Les Rûs sont les hommes les plus sales au monde. Ils ne se lavent ni après avoir déféqué et uriné, ni après les relations sexuelles. Ils ne se nettoient pas les mains après les repas. Ils ressemblent à des ânes errants. » Chap.4, « Les Rûs », p. 58-59

« Le roi des Khazars qui a pour nom Khâqân ne paraît que tous les quatre mois pour garder ses distances. On l'appelle le Grand Khâqân (...). Le grand roi a pour coutume de ne pas donner d'audience publique, de ne pas adresser la parole aux gens et de ne recevoir aucun visiteur (...). C'est à son lieutenant Khâqân Bey qu'il revient d'administrer les affaires, d'infliger les châtiments et de gérer le royaume. » Chap. 5, « Les Khazars », p. 65.

Notes.

Nous respectons l'orthographe du texte.

Jurjâniyya, soit Kounia-Ourgientch dans les Turkménistan.

Le fleuve Jayhûn, ancien Oxus, actuel Amû-Daryâ.

Bukhârâ au sud de la mer d'Aral, soit Boukhara en Ouzbékistan.

Fleuve Atil, soit la Volga.

Tribu turque des Ghuzz, soit les Oghouzes, au nord de la mer d'Aral, dans le Kazakhstan actuel